

Ils s'appelaient Raphaël, Emmanuel ou bien David.

Ils étaient ingénieur, marchand ou coiffeur.

Ils étaient célibataires ou mariés, pères de famille.

Ils venaient de Roumanie, d'Ukraine ou de Pologne et avaient trouvé refuge en France, la France terre de liberté et d'égalité entre tous.

Ils étaient dans leurs pays d'origine l'objet de persécutions et avaient fui la terre de leurs ancêtres.

Ils avaient élu Caen comme havre pour construire une vie nouvelle dans les années 1920 ou 1930.

Ils avaient des racines, une culture, une reconnaissance sociale.

Ils avaient tout pour décider de leur identité.

Ils avaient tout ce qui est essentiel pour un homme.

Ils avaient tout, jusqu'à ces sombres années qui débutèrent en 1942. Ces hommes qui ne se connaissaient sûrement pas se sont trouvé un destin commun, celui du terrible convoi des 45 000. Les rails de ce convoi n'offraient qu'une seule direction droit vers un coin perdu et anonyme des plaines de Pologne. Les juifs de toute l'Europe convergeaient vers ce lieu : Auschwitz.

Pourquoi cet aller-simple que personne n'avait choisi ?

Peut-être parce que comme disait Aragon dans son poème Strophes pour se souvenir « *Parce qu'à prononcer vos noms sont difficiles* ». C'est au fond de ce bois de bouleau devenu un immense brasier, qu'on leur retira la dernière chose qui leur restait : leur nom contre un matricule. Une ligne de chiffres qui remplace votre nom, une ironie tragique à la hauteur du cynisme des Nazis. Impossible de s'en débarrasser, il était là, imprimé dans votre bras ou cousu sur votre habit de déporté. Matricule 46 308, matricule 46 290, matricule 46 306...

Impossible de penser, de reconnaître, d'être reconnu. On leur a retiré leur essence : la pensée. Celui qui raisonne c'est celui qui n'a plus de raison de survivre en ces lieux. Ils disparurent, les os brisés par les matraques, le phénol injecté dans le cœur ou épuisés après avoir lutté de toutes leurs forces qu'ils n'avaient déjà plus.